

## Au coin de la rue

Le feu vient de passer au rouge. Une dizaine de passants se sont arrêtés sagement sur le bord du trottoir. Autant de l'autre côté de la rue.

*Le printemps est fidèle à son rendez-vous. Les marronniers du boulevard bourgeonnent. L'air matinal est déjà tiède. J'ai envie de chantonner.*

J'observe mes voisins : leurs traits sont crispés ou vides d'émotions, leurs attitudes impatientes ou figées. Lorsqu'ils sont saisis par le manque d'occupation, les hommes et les femmes d'aujourd'hui téléphonent. C'est une vraie maladie. Leurs visages se penchent sur le creux de leurs mains. Parfois des fils émergent de leurs oreilles, leurs lèvres s'agitent dans le néant tandis que leurs regards s'évadent vers un ailleurs.

*Aucun d'entre eux n'a la moindre idée de la nuit que je viens de vivre dans les bras de Claire. Isolé au milieu de tous, baignant dans une douce euphorie, j'ai soudain un sentiment de toute puissance. Eux, ils ont passé une soirée misérable devant des programmes de télé médiocres.*

On pourrait classer cette population piétonne en trois catégories. Les Mécaniques Humaines sont majoritaires. Elles obéissent servilement à n'importe qui ou n'importe quoi. Une petite lumière passe du vert au rouge. Il faut arrêter de marcher. C'est comme ça. Ils ont intégré ce réflexe pavlovien depuis l'enfance. On a l'impression qu'il suffirait de leur apprendre le signal qui interdirait de respirer pour qu'ils se suicident sans rechigner. Ils obéiraient encore comme ils plient devant la volonté de leur époux, de leurs enfants, de leurs chefs de service, de leurs confesseurs... L'essentiel est de ne pas s'arrêter de téléphoner ou de s'emplir l'ouïe d'une musique inaudible pour les autres.

*Je stoppe ma course avec eux. Ce n'est pas le moment de prendre des risques inutiles. Ma nuit a été lumineuse. Ces gens qui m'entourent paraissent avoir leur tristesse chevillée au corps. Comment peuvent-ils ignorer mon état de béatitude ? Il faudrait peut-être que je les en informe.*

La seconde catégorie est celle des Aventuriers. Enfin, ceux qui voudraient être admirés comme tels. Le feu tricolore arbore un rouge péremptoire : aucune importance ! Ils sont nettement au-dessus des lois. Il n'y a que les bourgeois pusillanimes qui arrêtent benoîtement leur cheminement au bord de la chaussée en attendant que ça se passe. Eux font fi et s'engagent imprudemment. En poursuivant leur conversation solitaire, bien entendu.

La classe des Aventuriers se subdivise en catégories. Il y a cette femme qui, mollets au vent, vient de franchir le passage piétonnier en courant d'une foulée gracieuse. Elle a profité de l'apathie d'un conducteur mal réveillé. Pris dans la lecture de son quotidien, ce dernier tarde à réagir. Il n'a pas encore compris que la réglementation routière lui commande de poursuivre son chemin. La jeune fille se retourne en

soupirant d'aise. Elle sera peut-être en retard au bureau, mais elle y parviendra vivante, malgré les agressions sauvages croisées sur son parcours. Elle appartient à la tribu des Survivantes.

*Un doute m'assaille. Claire traverse-t-elle la rue ainsi ? Il faudra que je l'incite à la prudence.*

Pourtant, la passante aventureuse n'est pas de la race des Seigneurs. Ces hommes ou ces femmes n'attendent pas. Cette possibilité n'existe pas plus qu'une canicule en hiver. C'est ainsi. L'idée de patienter n'est pas, n'a jamais été et ne sera jamais inscrite dans les gênes des Seigneurs des carrefours.

J'en aperçois un justement devant moi. Le jeune homme franchit la chaussée malgré l'interdiction formelle de la lumière. Il n'est pas envisageable que la société lui intime l'obligation d'attendre son tour. A fortiori par l'intermédiaire d'un petit lumignon électrique. L'ordre naturel des choses et de ses valeurs personnelles veut qu'il ait la priorité en toutes circonstances. Il se sent responsable de sa propre image et de l'estime qu'il a pour lui-même. Il importe en toutes circonstances de montrer un détachement imperturbable pour les contraintes sociétales qu'il abhorre. De plus, si les bourgeois qui ont cru bon de stationner sur un côté de la chaussée en obéissant à la loi pouvaient admirer son audace, ce serait encore mieux. C'est un Seigneur du bitume.

Je le vois obliquer ! C'est très rare d'en rencontrer un à ce carrefour ! Un Seigneur Impérial ! Non content de faire courir un frisson dans l'échine des réactionnaires abrutis et dociles qui ont décidé de subir la domination du Code de la route, il complique l'exercice en traversant en diagonale. La dignité de Seigneur Impérial implique le stoïcisme du prétendant. Le visage ne doit exprimer aucune émotion. Une ombre d'inquiétude au coin des yeux et c'est la déchéance. Presser le pas serait suspect. La nonchalance est indispensable. Un regard légèrement méprisant pour l'automobiliste qui exprime un peu d'impatience est un plus. L'homme poursuit dignement son chemin interdit. Ses oreilles sont emplies d'une musique muette qu'il apprécie avec recueillement.

*Quel destin ! Ne plus avoir d'autres ambitions que de régner imperturbablement sur les carrefours de la ville ! Ne plus aimer que cette sensation de frôler la mort en simulant le détachement et la décontraction ! Ne plus aimer, tout simplement ! Appartenir à la race des Seigneurs Impériaux impose un célibat monastique. Il ne peut pas en être autrement.*

À mes côtés piétine un très beau spécimen de la classe des Frustrés. Le piéton que je côtoie n'en peut plus. Il a couru. À deux secondes près, il aurait pu atteindre le trottoir opposé. Son visage tremblote de tics divers. Son front est humide de transpiration. Sa main gauche se crispe sur sa serviette. Il plonge sa main droite dans sa veste et en ressort l'objet métallique noir sur lequel son pouce fébrile s'active. Il dit qu'il sera en retard et qu'il faut faire patienter les visiteurs. À ma

gauche, une femme tapote du pied. Son regard balaie le flot de voitures qui vrombissent devant elle. Je sens qu'elle profiterait volontiers d'une discontinuité dans le trafic pour se jeter dans l'espace vide. Et puis elle se ravise. De son sac une harmonie musicale vient de s'élever. Elle a failli se transformer en aventurière. Elle vient de se rendre compte qu'elle n'a absolument pas le profil et la dimension des Seigneurs.

Soudain surgit, un petit monstre féminin, aux yeux gris et agressifs. Elle agite un carnet à souche :

- Procès-verbal !
- Moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

La petite boule de couleur aubergine émet le ricanement de l'être sûr de sa connaissance approfondie de la loi :

- Vous n'attendez pas très bien ! Vous ne patientez pas en restant stupidement immobile. Vous ne foncez pas entre les voitures. Vous n'avez même pas l'air contrarié. On dirait que tout ça vous amuse. Article 119 bis, alinéa 4. Amende de 129 euros aggravée de quatre euros pour avoir eu un regard ironique sur la société piétonnière. Je vais vous faire cadeau de l'alinéa 5 qui fait obligation de téléphoner en ayant l'air agacé. Comment faites-vous pour n'avoir personne à appeler à tout instant de la journée ? C'est suspect. Nous ne sommes pas loin du délit de zénitude !
- Comment voulez-vous que j'aie l'air énervé puisque je suis amoureux ?
- Quoi ? Vous voulez peut-être que j'applique le 125 ter ? Votre vie privée ne me regarde pas, mais il est formellement interdit d'avoir l'air benoîtement heureux en marchant dans la rue entre 8 heures et 22 heures. Avec votre sourire en coin, vous irritez tout le monde ! Vous devriez le savoir... Allez, c'est bon pour cette fois !